**Le** **temps dormant**

J’aime ce temps dormant, sans le moindre interstice pour y glisser quelque soupir diaphane. J’aime ce temps qui n’appartient qu’à moi, où je peux vaquer vainement, inutilement, n’être plus rien qu’une femme en vie, seulement et délicieusement sans usage. Je regarde la pendule, la matinée qui s’allonge et mes ombres qui s’esquivent… Les enfants sont à l’école, mon homme est parti faire bouillir la marmite, la maison a refermé son cocon sur ce tête à tête avec moi-même dont je n’ai jamais su quoi faire depuis que je me suis donnée à corps et à cri, puis enfermée, puis oubliée dans un temps infini, lisse, sage, parfaitement réussi.

Maintenant, je sais quoi en faire, ou plutôt, je sais ne rien en faire, surtout , sinon le savourer comme une embrasure de liberté retrouvée.

Je regarde mon image dans le miroir, je regarde ce visage et je lui offre un sourire. Je m’approche de ce visage et je pose mes lèvres sur ses yeux, ses lèvres, son front. Je me reconnais…

Je ne sais pas ce qui s’opère en moi depuis quelques semaines, on dit que l’approche de la quarantaine remue tous les poisons de l’adolescence – les doutes – les références au bonheur, à la vie remplie, à la fonction, à l’être, au prolongement du rêve…

Au début, je comptais mes soupirs, et puis je m’y suis précipitée. Ces soupirs ouvraient de lentes brèches dans lesquelles j’ai balbutié mes premiers mots sensés. Et puis je n’ai plus soupiré, j’ai respiré. J’ai gratté ces heures et j’ai rempli mon tablier de perles.

Je vous aime, toi, pour qui j’ai été la plus belle des fées ; et toi et toi et toi … vous que j’ai engendrés, que j’ai bercés, portés, cajolés, nourris, promenés, habillés, et encore cajolés, grondés, rassurés… grandissez mes gentils enfants … Vous êtes beaux.

J’ai été ruisseau, j’ai été lait, j’ai été pluie, j’ai été marées… le temps de la perfection, le temps de la fécondité, de la douce baignade.

 Depuis, et bien je suis le seau du puits, l’eau de vaisselle, le mouchoir, la serviette hygiénique, la cruche, la vidange… je vous lave, je vous essuie, je vous récure, je vous nourris, je vous décore, je vous attends, je vous calme, je vous pense, je vous rends service.

Je suis une ingrate.

Je suis utile.

Je ne manque de rien. J’ai tout. J’ai rempli mon contrat. Je suis vide.

Je suis une conne.

J’aime ce temps dormant… désormais je me le consacre, avec encore quelques traces de culpabilité, parce que je dois faire, oui, tout ce que l’on attend de moi… Parce qu’autrement je pourrai générer le chaos, la destruction et l’anéantissement de 20 ans d’illusion, de parfaite érosion. Alors je continue à faire tout bien comme il faut. Tout rutile : les dents, le carrelage, l’évier, l’écran de la télé, les chaussures, les vitres, les cheveux. Rien n’a changé en apparence. Tout à changé derrière mes yeux. Je suis vivante. J’ai la preuve. Je me souviens d’avant… quand j’avais des amis, des richesses, des tristesses, des chemins à profusion, des projets, des confusions, des nuits blanches, que je savais m’ennuyer, m’occuper et m’en balancer, que je savais me perdre, que je savais chercher, crier, pleurer, provoquer, merder, changer, bouger, créer.

J’aime ce temps dormant à ne rien foutre qu’à être en vie, parce que ce temps dormant m’a réveillée.

Tout à l’heure, juste après avoir amené les enfants à l’école, je suis allée cueillir des mûres, j’ai fait deux tartes, j’ai garni la pâte en rangeant méticuleusement les baies, en partant du centre, et en enroulant le collier de fruits juteux jusqu’aux rebords. De celles qui sont à profusion sur le roncier du bois derrière la maison. Pas les petites mûres violettes, non, les grosses noires, luisantes. J’ai fait cuire la tarte, puis enfourné la seconde. Pendant que les effluves de fruits remplissaient la maison, j’ai embrassé le miroir, j’ai léché mon image. Je me suis mise nue. J’ai regardé les griffures sur mes mains, mes jambes, mon cou. Il restait quelques fruits, un petit saladier. J’ai écrasé les fruits, je m’en suis barbouillée partout, puis j’ai mangé la dernière poignée en souriant de mes dents noires. J’ai noyé la sève et le sang sur ma peau puis je me suis collée comme une ventouse sur le miroir. Puis j’ai regardé les traces rutilantes, les petits pépins qui se décrochent, le jus qui glisse.

La tarte est prête, elle sera tiède comme j’aime. J’ai suivi mes traces de pieds sur le carrelage, le moule en porcelaine blanche dans les mains, jusqu’à la terrasse dehors. Il fait bon, il fait soleil. Je me suis assise dans une chaise en plastique avec un bruit chuinté, et j’ai bouffé la tarte tiède, toute seule, avec une bonne bouteille de Montbazillac, mes dix doigts, mes ongles violets.

J’aime ce temps dormant.

Maintenant, il va falloir passer un coup de serpillère, faire la vaisselle, prendre une douche, et je ferai tout ce qu’il faut. Oui tout. Puis je m’habillerai, me coifferai…

Mais je ne toucherai pas au miroir, ni à sa peau de fruits.

Et puis, je partirai, je crois.

Je leur ai laissé une tarte sur la table, j’ai posé un torchon fleuri dessus pour la protéger des mouches.

Ils seront contents je crois, j’ai pensé à eux.